



Gabriel Privat

De vie, de mort,
d'amour

ARTÈGE NOUVELLES

De vie,
de mort,
d'amour

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous pays.

© **2016, Groupe Artège**
Éditions Artège
10, rue Mercœur – 75011 Paris
9, espace Méditerranée – 66000 Perpignan

www.editionsartege.fr

ISBN : 979-1-09499-815-1
ISBN epub : 979-1-03360-102-9

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mais à hauteur de la mairie du I^{er} arrondissement, la voiture tourna, fonça sur la rue de Rivoli, fit demi-tour dans un crissement de pneus, de sorte que la fenêtre passager soit face au Louvre, puis s'arrêta à hauteur de Saint-Germain-l'Auxerrois.

C'était là, en face de la colonnade du Louvre réalisée par Perrault, que se terminait le voyage fou entamé en bordure de Senlis. Jadis, Charles Martin aimait s'y promener. C'était dans la cour carrée qu'il révisait sa philosophie, et devant ce chef-d'œuvre de l'art classique qu'il méditait sur le génie français. Amoureux du parfait agencement de ces piliers corinthiens surmontés de leur attique flanquant de part et d'autre un pavillon à chapiteau aux allures romaines, il ne manquait jamais d'y retourner lors de ses séjours à Paris. Quelques années, même, lorsque ses affaires le contraignirent à élire domicile dans la capitale, c'est en face de l'œuvre impérissable qu'il souhaita louer un appartement. Après la messe dominicale, il partait réfléchir à l'Évangile le long de cette rive de pierre où Platon et Pythagore ont rencontré Boileau et Descartes. Il y menait le petit Joël, le dernier de ses fils, et ensemble ils marchaient en silence.

Le souvenir de ces promenades, de cette méditation commune, avait soudé l'amour entre ces deux êtres.

Joël savait son père condamné à mourir. Mais il voulait, avant qu'il ne soit trop tard, contempler avec lui, une dernière fois, l'auguste façade éclairée ce soir-là de projecteurs.

Joël regardait intensément. Son père avait tourné la tête.

– Papa ?

Il n'y eut pas de réponse. Évidemment...

Le jeune homme tourna le regard un instant, observant en coin la coupole de l'Institut de France, juste en face.

– Merci mon Joël.

La voix presque éteinte le fit se retourner immédiatement, le

cœur battant la chamade. Était-ce un miracle ? Oui, en quelque sorte.

À son côté, Charles Martin le regardait sans plus le voir. Les yeux grands ouverts, un inexprimable sourire de paix sur les lèvres, la tête légèrement appuyée sur le dossier du siège, Charles Martin s'en était allé.

Dans les semaines qui suivirent, Joël Martin fut inculpé d'enlèvement et d'homicide involontaire par les Hespérides, et les siens refusaient d'en parler. Ils allèrent jusqu'à conseiller à l'avocat de plaider le dérangement mental. Au fond de lui, pourtant, il était en paix. Lui, l'enfant perdu, avait accompagné son père jusqu'au bout. Lui, l'enfant prodigue, se sentait libre pour la première fois.

VOULOIR VIVRE

– Vas-tu me dire, à la fin, où tu m’emmènes ? Cela fait une heure que nous roulons dans cette fichue cambrousse !

– Encore un peu de patience. Tout à l’heure, au déjeuner, mon cher Théophile, tu t’es moqué de moi parce que je te parlais des saints.

– Est-ce une raison pour te venger en me faisant rouler sur les routes à l’heure de la digestion ?

– Pour toi ce sont des images pieuses bien lisses et propres, venues des contes d’enfants de nos grands-mères. Eh bien ! Je vais t’en montrer un de saint. Un saint d’aujourd’hui, mon p’tit père !

Théophile et Bertrand, médecins de leur état et amis de toujours, filaient à tombeau ouvert sur les voies étroites du pays lexovien, après un repas arrosé, le pied alourdi de calvados enfonçant l’accélérateur. Les haies du bocage filaient autour d’eux. Théophile était accroché à la poignée du toit côté passager. Deux fois, déjà, ils s’étaient fait peur en croisant une automobile devant eux roulant à peine moins vite. Ils l’avaient évité en frôlant les arbres. La tôle ou le bois ? À cette allure, c’est toujours la mort au bout. Mais Bertrand n’en démordait pas. Il avait son idée.

Les panneaux défilaient devant eux : Saint-Pierre-des-Ifs, Saint-Julien-le-Faucon, Mézidon-Canon, Cesny-aux-Vignes, Airan, Moulton, Argences.

À Argences, Bertrand s’engouffra dans le bourg. La course touchait à sa fin. La voiture ralentissait, insensiblement, et la main de Théophile sur la poignée se décrispait. Lorsqu’apparut

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

jusqu'à la fin. C'est un traitement de cheval récemment mis au point et encore en phase d'expérimentation. Il n'est pas autorisé en France pour l'instant. Je peux me le procurer par un ami anglais qui travaille sur le projet. Pour vous je vais prendre de sacrés risques. Je considère que vous êtes lié à moi pour la suite. Chaque fois que vous viendrez prendre votre injection, chez moi et non plus au cabinet, ou chaque fois que je viendrai vous la donner chez vous, nous aurons une petite conversation. » Il ne comprit pas d'abord, et je précisai ma pensée : « Au sujet du carafon que vous voulez faire sauter. » L'idée lui fit mal. J'avais visé juste, il se rebiffait. « C'est cher payé. Plus besoin d'aller à confesse, j'aurai la curaille à domicile ! » me dit-il. Comme je lui signifiai que c'était à prendre ou à laisser, il accepta. Il remplit son verre de vin blanc presque à ras bord, trinqua avec mon rosé et but la rasade cul sec.

– Bertrand ! Sur ce coup je te trouve aussi fou que ton patient. Te rends-tu compte des conséquences si ton traitement l'avait tué ? Tout ça pour discuter de la vie et de la mort avec un malade. Tu as risqué la taule !

– Je sais. C'était une folie. Mais je ne la regrette pas.

– De toute façon je t'ai promis de ne rien dire. Je tiendrai parole. Continue ton récit. Je suis curieux de savoir comment cela va finir.

– La première injection se fit chez lui. Je n'y étais jamais allé auparavant. Tu t'en doutes. C'est une de ces belles fermes au rez-de-chaussée en pierre et à l'étage à colombages. Les communs de bois et de torchis sentaient encore le fumet des vaches, mais dans le logis du maître c'était l'aisance du retraité triplement rentier par sa pension d'officier, sa retraite d'agriculteur et les revenus de ses fermages. On y voyait cohabiter la grande table de bois brut vernie par le temps et les délicats fauteuils anciens tapissés de neuf. Madame Rochevert

était là, assise au salon. Elle m'a salué du regard, ne quittant point son ouvrage. Je voulais lui parler, mais d'une pression du bras son mari m'a entraîné à l'étage. Un long couloir percé de portes où se succédaient les chambres menait, là-haut, à son bureau, où il m'avait préparé, sur un guéridon, deux godets de calvados. Je déposai ma trousse sur le manteau de la cheminée, demandai à monsieur Rochevert de s'asseoir pour lui faire sa piqûre. Il s'assit dans un des deux clubs encadrant la table basse et replia sa manche de chemise. Ayant préparé la seringue, je lui injectai le produit miracle. Il ferma les yeux un instant, replia le bras après que j'en eus retiré la pointe, et conserva le poing fermé un instant.

Pendant ce temps je repliai mes affaires et vins m'asseoir à côté de lui. J'observai les lieux. La curiosité me piquait. « C'est votre tanière ? » l'interrogeai-je. Pour lui, c'était une marque de confiance que de m'introduire dans ce lieu. « Oui. C'est là que j'aime me retirer en fin d'après-midi ou le soir après dîner. J'y lis, j'y travaille un peu, j'y médite beaucoup. » La question me brûla les lèvres immédiatement et avec tant d'intensité, qu'elle sortit seule : « C'est ici que vous avez pris la décision de vous supprimer dans le cas où vous seriez perdu ? » La réponse me plongea dans le cœur de son histoire : « Non, pas là. C'est une idée que j'ai eue en Algérie. J'étais jeune sous-lieutenant, affecté à un régiment d'infanterie de montagne. Nous avions tous une cartouche de réserve, pour nous tuer au cas où nous tomberions aux mains des fellaghas. Nous savions que s'ils nous prenaient vivants, la torture serait atroce et s'achèverait de toute manière par la mort. C'est là que je me suis forgé cette règle : ma mort m'appartient, l'ennemi ne me la prendra pas pour en faire ce qu'il veut. »

– Mais ici ça n'avait plus rien à voir ?

– C'est ce que je lui ai dit à ma manière : « Mais

aujourd'hui, c'est Dieu votre ennemi ? » « Non, c'est la maladie. Je livre ma dernière bataille, sous forme de duel. Le cancer progresse. Si à la fin je me vide dans les couloirs et trébuche en levant simplement le pied, je saurai que le moment est venu d'arracher la victoire, un peu comme les Japonais lorsqu'ils se lançaient sur les navires américains. Perdus pour perdus, les kamikazes choisissaient leur mort. »

J'eus beau lui montrer que les pilotes japonais donnaient leur vie pour leur patrie, par esprit de sacrifice, pour lui la logique était évidente. Ils savaient la guerre perdue et faisaient leur, en somme, la maxime de François I^{er} au soir de la défaite de Pavie : « Tout est perdu sauf l'honneur. » Il se considérait dans la même situation. Lorsque je lui dis : « Oui, ils combattaient pour une cause perdue. Mais cela avait un sens. Quel sens donnez-vous à cette mort ? » Sa réponse me fut jetée comme une devise : « Celui de ma dignité d'homme debout. » Évidemment, je trouvais cela un peu court comme raisonnement. Il voulut couper net et me lança : « Ma guerre est personnelle, voilà tout. » Un point me troublait. Il parlait de sa mort avec détachement, comme si tout était décidé, arrangé, mais jamais il ne m'avait présenté le point de vue de son épouse. Je ne pouvais pas croire qu'elle ne fut pas au courant d'une décision si importante. Pourtant si. Elle n'était pas dans la confidence.

Lorsque je lui demandai : « Qu'en penserait-elle alors ? », il m'assura : « Elle ne comprendrait pas. » Je n'en revenais pas d'autant d'égoïsme, lui qui se présentait comme un homme d'honneur. « Je crois que cette guerre personnelle, comme vous dites, c'est une guerre avec vous-même, c'est-à-dire contre vous-même. Tout ce que vous allez réussir à faire, en vous tuant, c'est à vous détruire. La maladie, en vous dégradant, vous aura rendu insupportable à vous-même. Vous étiez bel homme, jeune. J'ai

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mission et se disant que maintenant il pouvait mourir, et d'autre part le doute devant cette rage du suicide au moment où il revivait dans son couple.

– Pourquoi pas ?

– J'allai le voir le lendemain même. Curieusement, notre conversation de ce jour-là fait partie des moments de cette histoire dont je me souviens le moins bien. Elle a quelque chose d'embrumé. J'ai même dû la noter dans mon petit carnet de bord pour bien m'en souvenir. Tout avait changé dans la maison Rochevert. Ou plutôt, rien n'avait changé et rien n'était comme d'habitude. C'est sa femme qui m'ouvrit, calme et souriante, le regard franc. Il y avait comme une renaissance dans cette demeure où la mort rôdait pourtant à chaque instant. Je montai directement dans le bureau de mon patient. Celui-ci m'attendait, assis dans son fauteuil, le bras déjà prêt pour la piqûre, que je m'empressai de lui faire, à peine mon manteau posé sur le dossier d'une chaise. Puis, alors qu'il remettait sa manche de chemise, je m'installai en face de lui. Comme il m'y invitait, je nous ai servi deux grands verres de poiré. Le bureau n'avait pas changé, et pourtant, il me semblait qu'il était autre que le mois passé. En y regardant de plus près, je remarquai une photo de son épouse posée sur la table, un pot de fleurs à la place d'une hermine empaillée, et la netteté des étagères dépoussiérées. Un étranger était entré dans la tanière du loup. Non ! Une étrangère ! Et pour lui, c'était de nouveau une familière. « Eh bien ! Monsieur Rochevert ! Quels changements chez vous ! Votre lettre m'a fait une très forte impression. Mais je ne m'attendais pas à découvrir cette transformation en entrant chez vous. » Il en était le premier surpris et précisa : « À plus de quatre-vingts ans ! » Je lui demandai tout de suite ce qu'il s'était passé. « Ce n'est pas moi qui ai reconquis ma femme. C'est elle qui a fait renaître l'amour en moi. » Je m'attendais à trouver mon

patient. Je rencontrai un homme aussi changé que son intérieur. Un peu désappointé, je tentai la plaisanterie acide, dans le genre dont nous avons eu l'habitude : « Ce n'est pas exactement ce que vous aviez prévu. »

– Et il t'a fait la réponse d'un petit saint ?

– Exactement ! Mais pas un saint comme tu te l'imagines. Pas une première communiant fadasse et mielleuse. Non, un beau saint amoureux. Il avoua sans détour la mort du vieil homme en lui, sans peur de sembler grotesque : « Non. Mais j'en suis content. Voyez-vous, je pensais, par des petits riens, la sortir du silence et de l'éloignement, oubliant un peu vite que c'est moi qui m'y étais plongé depuis des années. Comment ne l'ai-je pas vu plus tôt ? Elle n'a jamais cessé de m'aimer et de me montrer son attention par sa présence et les mille gestes de la vie. Il a fallu que mon orgueil me mette à genoux devant elle pour que je comprenne combien grand avait été son amour, prêt à se redéployer dès que je la laisserais de nouveau entrer dans ma vie. » Je restai sans voix et souris. Il continua : « Vous devez me prendre pour un vieux gâteau pris d'un soudain accès de guimauverie. » Je mentis un peu : « Non pas du tout. » Et il me donna la preuve de sa conversion : « Je crois que c'est la grâce qui a agi en elle pendant toutes ces années pour lui conserver son amour en dépit de mon orgueil. Et en me désarmant, la grâce a pu passer en moi. » Je lui dis qu'en quelque sorte il était de nouveau l'ami de son épouse.

– Le mot est faible. Non ?

– Oui. Sur le coup je ne savais que dire d'autre. Il me répondit simplement : « En quelque sorte. Mission accomplie. Maintenant, je peux partir. » Ce fut une immense déception pour moi. Je croyais avoir gagné la partie, ne pensant qu'à moi et mon ardeur à vouloir l'empêcher de se suicider. Il précisa : « L'heure est peut-être venue. » Sans même y songer, l'émotion me quitta

et je repris ma posture de duelliste. J'attaquai de nouveau : « Finir en se tuant, juste après avoir fait renaître son couple, n'est-ce pas une sorte d'immense gâchis ? » Il campa sur sa position : « Il faut encore que j'y réfléchisse. Mais pour l'heure je ne vois pas d'autre manière de mourir victorieusement. Je ne veux pas que mon épouse me ferme les yeux sur un lit d'hôpital couvert de merde. »

– Cela avait le mérite de la clarté, au moins !

– Le reste de notre conversation roula sur les services hospitaliers, sur la qualité du traitement que je lui avais administré depuis ces dernières semaines, et sur le temps de vie que je lui pronostiquais. Le plus important était passé.

– Qu'a-t-il fait finalement ?

– Sa décision tomba dans les semaines qui suivirent. Elle fut sans appel. J'ai soigné des milliers de personnes depuis le début de ma carrière. J'ai accompagné jusqu'à la mort des centaines d'hommes et de femmes. J'ai aussi été confronté à pas mal de suicidaires et quelques suicidés. J'ai rarement vu, peut-être même jamais, une conversion si complète, à un terme si proche de l'acte fatal.

Trois semaines après notre entretien, je reçus au cabinet un petit colis accompagné d'une lettre. Ayant tout de suite reconnu l'écriture de mon vieillard favori, je défis le paquet, en me demandant ce qu'il pouvait bien m'envoyer, imaginant déjà un livre sur la mort volontaire, ou le nouveau portrait d'un suicidé historique. Pourquoi pas Sénèque ? Mais une fois le scotch coupé, les pans du carton écartés, le papier journal chiffonné jeté au sol, ce fut un petit revolver à crosse de bois et une boîte d'une vingtaine de cartouches que je découvris. Qu'est-ce que cela signifiait ? La lettre ! Vite je l'ouvris. Il m'envoyait le revolver qu'il tenait précieusement contre son cœur depuis le début de son cancer. Il n'avait finalement pas parlé à sa femme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'appelait sans cesse.

Mathilde sut, malgré tout, retenir son loup de mer. Elle-même avait besoin de soutien. Elle préparait le barreau et surtout... attendait leur premier enfant.

Ce fut une petite fille, baptisée Marie-Anne par le vieux recteur de Saint-Pol-Aurélien.

Dans leur groupe de copains de Nantes c'était la première naissance. Comme le contrat de Joachim auprès de son armateur était prolongé sans limite, ses rêves de mer s'éloignèrent. Aussi, ses amis lui offrirent-ils un petit catamaran. Sa femme était bretonne de la côte, comme lui, et naviguer avec l'homme qu'elle aimait ne lui déplaisait pas. Les deux familles étaient au comble du bonheur lorsque Joachim leur fut repris.

Parti de grand matin avec un ami de l'agence maritime pour tester son bateau, il fut surpris par un coup de vent soudain. Un de ces grains inattendus et destructeurs dont la mer d'Iroise a parfois le secret. Les vagues se levèrent jusqu'à envelopper les phares. L'hélicoptère de la sécurité civile dut effectuer plusieurs sorties ce jour-là. La radio du CROSS Corsen, le centre de surveillance et de sauvetage, s'affola.

On ne retrouva l'épave et les deux corps que trois jours plus tard.

Le vieil homme reposa la série de lettres qu'il avait passée et repassée entre ses mains. Il était pris d'un sentiment de totale incompréhension. Quel était le sens de cette mort ? Ses arrière-grands-parents avaient été frappés par l'infertilité au début de leur mariage, et la mer leur avait ravi leur fils au moment où tout semblait lui réussir. Et cette pauvre Mathilde, sa grand-mère ? Bien sûr, elle s'était remariée. Mais il lui avait toujours connu cette expression de tristesse lasse dans le regard dont il comprenait le sens maintenant. Marie-Anne, sa mère, n'avait pas

connu son père, et elle n'en avait semble-t-il pas souffert. Son beau-père l'avait adoptée comme un don du ciel et elle s'était parfaitement coulée dans son rôle d'aînée de six frères et sœurs.

Quelle injustice pour Joachim !

Il ne comprenait pas.

Il n'y avait pas de sens à cette mort, si ce n'est de leur rappeler à tous que la vie est un don fragile, que rien n'est dû. Tout était terminé. Terminé ?

Le vieil homme sortit le nez de sa rêverie. Le rire de ses petits-enfants résonnait dans la cage d'escalier. Ils dévalaient du grenier où ils avaient passé l'après-midi sur de vieilles cartes marines et des maquettes de navires du temps passé. C'était l'heure du goûter.

LES INNOCENTS

– Non ! Non et non ! C’est une folie !

– Mais maman...

– Tu n’as même pas dix-huit ans. C’est ta vie que tu vas gâcher pour... pour... pour une erreur, une passade.

– Mais je l’aime déjà ce bébé.

– Ma chérie tu n’es pas raisonnable. Comment feras-tu ?

La chaude lumière d’août éclairait les placards de bois blanc de la cuisine des Duchamp, donnant à la scène une coloration invraisemblable de contradiction interne, entre la joie des couleurs et le drame de la parole. Margot était effondrée, plus qu’assise, sur un tabouret, les joues roses, les pointes des cheveux humides de larmes. Elle portait bien tristement ses dix-sept ans, aujourd’hui, cette rousse habituellement pétillante et tête folle. Elle venait d’avouer à sa mère qu’elle attendait un enfant. Celle-ci en avait laissé la préparation de son déjeuner. Plantée debout devant elle, l’économe enrubanné de pelures de carottes brandi en tous sens, elle usait de son poids de mère pour secourir sa fille dans la détresse. Pour Élisabeth, cela ne faisait pas de doute : sa fille déraisonnait devant l’ampleur de l’événement. Pensez donc ! Un enfant à dix-sept ans ! Elle ne pouvait pas gérer cela toute seule. Il fallait l’aider, orienter sa décision, et si besoin décider à sa place. Plus tard, elle la remercierait.

Les cris avaient attiré l’attention de François, le père de famille, qui en avait posé son journal et passait la tête timidement par la porte de la cuisine.

– Que se passe-t-il ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

troisième bouton, laissant paraître un marcel blanc, le tout soigneusement rangé dans un blue-jean quelque peu délavé tenu par une épaisse ceinture de cuir. Une paire de souliers de ville bien crottés achevait l'ensemble. Avec son crâne clairsemé et ses rides, il faisait plus vieux loubard que médecin de famille. Ses yeux vifs et pétillants trahissaient seuls son vrai caractère.

– Laquelle des deux vient consulter ?

Margot aimait son médecin. C'est dans une pleine confiance qu'elle répondit :

– C'est moi, docteur.

D'un geste, il les invita à entrer dans son cabinet. Lorsqu'ils furent tous assis, il questionna :

– Quel est l'objet de votre visite, mademoiselle ?

Margot répondit du tac au tac, comme une femme qui en a assez de perdre son temps en circonlocutions :

– Je suis enceinte docteur.

Virieu ouvrit de grands yeux, posa ses mains à plat sur son bureau, et demanda d'un calme feint :

– Depuis combien de temps, Margot, êtes-vous enceinte ?

– Je suis dans ma dixième semaine de grossesse.

– Vous avez dix-sept ans, c'est cela ?

– Oui, j'en aurai dix-huit en septembre.

– Avez-vous fait des examens médicaux ? Avez-vous rencontré un gynécologue ?

– Non, pas encore.

La mère se tenait coite depuis le début de la conversation. Elle intervint :

– Je voulais lui prendre un rendez-vous, mais elle a tenu à vous consulter, vous.

Virieu ne regarda même pas Élisabeth.

– C'est gentil à vous, Margot. Mais il faut voir un spécialiste, savoir comment se porte le bébé, si tout est en ordre.

Je ne peux pas m'occuper de ça. C'est hors de ma compétence.

– Oui, pardonnez-moi, vous avez raison.

Le médecin croisa ses mains sous son menton. Son regard se perdait dans le vague. Il revoyait les dizaines, peut-être la centaine de jeunes filles qu'il avait accompagnées dans une situation similaire depuis le début de sa carrière et les chemins, tous différents, qu'elles avaient choisis, entre la vie et la mort de l'enfant.

Il demanda :

– Cet enfant a un père. Est-il au courant ? Est-il prêt à être père ?

La jeune fille regarda le bout de ses pieds. Une larme glissa doucement contre sa joue. En silence. D'un petit poing empessé, elle l'écrasa et répondit, d'une voix faible :

– Il ne veut pas en entendre parler. C'est fini entre nous.

– Je suis navré, répondit Virieu.

– Vous ne pouviez pas savoir, corrigea Élisabeth.

Le médecin se saisit d'un papier d'ordonnance et y griffonna l'adresse d'un gynécologue de sa connaissance, ainsi que le numéro de téléphone d'une assistante sociale.

– Tenez Margot, ce médecin vous sera plus utile que moi pour votre grossesse, et cette assistante sociale vous apportera d'utiles conseils dans vos choix. Elle est conseillère au « planning familial ». Vous connaissez ?

– De nom uniquement.

– Ce sont des gens sérieux, précisa Virieu.

Le silence retomba un instant. Le médecin reprit :

– Maintenant, Margot, de vous à moi, votre choix sera libre, mais il vous reste un peu moins de deux semaines pour vous décider. Vous serez seule pour élever cet enfant. Ne sacrifiez pas l'avenir au présent. Vous serez malheureuse et vous ferez le malheur de ce pauvre gosse qui n'a rien demandé à personne.

Des miséreux, j'en ai soigné toute ma vie. Je sais ce que c'est. Ne lui faites pas ce cadeau empoisonné.

« Quelqu'un qui me comprend ! » pensa la mère en passant son bras autour des épaules de sa fille.

Margot prit la feuille qui lui tendait Virieu. Elle le salua, se leva et passa dans la salle d'attente. Tandis que la mère s'apprêtait à payer, le docteur l'arrêta d'un geste :

– Je vous en prie, chère madame, ce n'était pas vraiment une consultation.

Elle sortit.

Dans la rue Margot eut le désir de s'enfuir, de planter là sa mère, sa petite famille, le docteur Virieu qui venait de la trahir, tout le monde ! Elle voulait garder cet enfant et le faire grandir avec tout son amour. Elle en avait assez de ces gens qui prétendaient faire son bonheur et la rendre libre malgré elle.

Mais alors qu'elle allait traverser la rue, sa mère lui prit doucement le bras.

– Où vas-tu ma chérie ? La voiture est par-là.

Mollement, elle se laissa faire. Cette mollesse allait la perdre.

De retour à la maison, on prit rendez-vous rapidement avec le gynécologue et l'assistante sociale. Il ne fallait pas perdre de temps. Élisabeth ne savait plus trop d'ailleurs si elle agissait si vite par amour maternel ou par tactique pour empêcher sa fille de se reprendre et de s'en tenir fermement à la décision de garder l'enfant. Il fallait éviter de trop mêler François à tout ça. Il pouvait bien changer d'avis, lui aussi. Il avait toujours tout passé à son aînée. Alors un caprice de plus ou de moins...

Les défenses de Margot étaient bien entamées. On avait l'impression que tous les efforts de ceux qu'elle aimait avaient

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Non, je vous remercie. Je vais vous régler.

Il posa quelques pièces sur la table et tous deux se levèrent. En quelques pas, ils furent sur les quais de la Loire. Bras dessus, bras dessous, ils avançaient en contemplant l'onde, les petits îlots de graviers et de sable parsemés d'herbes hautes qui entouraient les piliers du pont et desquels descendaient de courageuses poules d'eau.

– Es-tu heureux ? demanda calmement la jeune fille.

– Oui. Tu n'as pas idée. Tu m'as fait le plus beau cadeau qu'il était possible de m'offrir.

– Nous nous le sommes un peu fait à tous deux.

Il s'arrêta pour admirer les nuages ourlés de feu dans le crépuscule.

– Mais nous sommes jeunes. Je suis heureux et j'ai peur Ameline. J'ai peur de ne pas être à la hauteur pour devenir père. J'ai peur de ne pas être un mari assez adulte.

Elle sursauta.

– Comment dis-tu ?

– J'ai peur de ne pas être un mari assez adulte ?

– Oui. Je...

– ...j'en rêvais et je n'osais trop y penser. Mais même si nous faisons les choses dans le désordre, j'aimerais les faire bien. Voudras-tu de moi comme mari ?

Elle lui lâcha le bras et lui demanda :

– C'est une demande en mariage ?

Il lui fallut plus expulser sa parole que la prononcer tant elle était difficile à sortir :

– Oui.

Était-ce un véritable élan de sa liberté ou l'attirance décuplée qu'elle éprouvait pour lui depuis qu'elle se savait enceinte ? Elle lui lança dans un tressaillement de joie :

– Oui, cent fois oui, je veux de toi comme mari.

Et elle se plongea dans ses bras en fermant les yeux. L'espace d'un instant, tous les nuages financiers qui s'amoncelaient dans l'esprit de Sylvain s'évanouirent.

Tard le soir, il la raccompagna sur son scooter. Il rentra chez lui, dans le petit studio qu'il occupait depuis un an, et il s'endormit sans avoir dîné. Ameline poussa la porte cochère du petit immeuble en tâchant de faire le moins de bruit possible. Elle avait bien vu la lampe de la chambre de ses parents toujours allumée. Ce qu'elle n'avait pas aperçu, c'était l'ombre de sa mère derrière le voilage. Encore debout malgré l'heure, elle avait entendu le moteur du deux-roues dans la rue déserte. En un instant elle avait reconnu sa fille. Mais fidèle à son souci de laisser libres ses enfants, elle s'était promis de ne pas lui poser de question. Furtivement, elle s'était écartée pour ne pas paraître depuis l'extérieur.

Sa fille usa de ruses de sioux pour entrer la clef dans la serrure sans que cela s'entende puis, pieds nus, rejoindre sa chambre et se glisser dans les draps sans un froissement. Tant pis pour la toilette ce soir !

Le lendemain, tous étaient déjà réveillés lorsqu'elle rejoignit sa famille autour de la table du petit-déjeuner. Elle était en pyjama. Les cheveux ébouriffés formaient comme un rideau déchiré devant son visage. Le père, la veste déjà sur lui, terminait son café avant de partir travailler. La bouilloire de la cuisine sifflait et la mère sortait des toasts du four. Les deux « petits », Benoît et Jacques, tartinaient leur pain de confiture. Leur lycée avait été réquisitionné pour le bac et ils se trouvaient en vacances dès la mi-juin. Leurs activités de l'été ne

commençaient que dans quinze jours. En attendant, ils trompaient l'ennui par des petits-déjeuners à rallonge, d'interminables heures de lecture, des promenades à vélo et des sorties entre copains. Ameline jeta un petit bonjour encore embrumé de sommeil et s'installa à sa place. Son père eut juste le temps de lui sourire, de l'embrasser sur le front et de partir. Il allait se mettre en retard. Heureusement, l'atelier de la jeune fille n'ouvrait qu'à dix heures du matin.

Les deux femmes de la maison se sourient. Persuadée qu'elle était passée inaperçue, la jeune fille buvait son thé sans crainte. Mais sa mère brûlait d'envie de lui demander qui était ce jeune homme qui l'avait raccompagnée chez elle si tard dans la nuit. Elle mit sa curiosité dans sa poche, par crainte de blesser sa fille avec une indiscretion mal placée, ou de faire glousser ses deux grands dadais de fils au détriment de leur sœur.

Aussi le repas se passa-t-il dans l'ignorance mutuelle de situations qui allaient bouleverser leurs existences. Les garçons disparurent dans leur chambre. Ayant débarrassé, elles partirent ensemble au travail, ne se séparant que deux rues plus loin, la mère vers l'agence bancaire où elle occupait le poste de secrétaire à mi-temps et la fille vers l'atelier de joaillerie où elle suivait sa première année d'apprentissage.

La journée passa à toute vitesse, entre commandes en retard et messages furtifs envoyés à Sylvain. Le soir venu, elle se décida à parler à ses parents.

On terminait le dessert, toute la famille était encore à table lorsque Ameline, les joues empourprées d'émotion, dit d'une voix éteinte :

– Papa, maman, j'aimerais vous dire quelque chose d'important.

– On doit partir ? demandèrent les garçons en chœur.

– Non, c'est important pour tout le monde, je crois. Mais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

LA FAUSSE PITIÉ

Murs blancs, lit blanc, linge blanc, silence sépulcral dans une journée grise ponctuée par les bruits de pompe de l'outillage électronique auquel il était raccordé, Erwan venait d'ouvrir les yeux dans sa chambre d'hôpital. Observant la pièce, il s'était aperçu qu'un verre d'eau avait été posé sur sa table de nuit.

Stupeur ! Alors qu'il sentait nettement ses membres, il ne lui était plus possible de lever le bras pour atteindre le breuvage convoité. Il avait bien la sensation que ses doigts bougeaient au commandement de son intelligence, mais il ne les voyait pas faire onduler la couverture. Peut-être avait-il été sanglé au lit pour ne pas tomber dans son sommeil. Il voulut appeler. Mais de sa bouche aucun son ne sortait. Elle demeurait parfaitement close.

Le jeune homme ne parvenait pas même à tourner la tête. Ne comprenant pas ce qui se passait, l'effroi s'empara de lui. Il n'était plus capable d'aucune action, il ne pouvait que cligner des yeux.

Il se souvint, comme dans un brouillard, de quelques bribes du passé.

Il avait passé une excellente soirée à La Table Ronde, sa boîte de nuit de prédilection, près des quais de la Maine. Qui était avec lui ce soir-là ? Il se revoyait danser avec Nolwenn, sa fiancée. En une image, il se remémora ses verres avec Frédéric et Loïc. Oui, il avait un peu forcé la dose. Mais vers deux heures du matin, autant qu'il pouvait s'en souvenir, ils s'étaient quittés en se donnant rendez-vous pour le lundi suivant au bureau. Il avait enfourché sa moto, qui avait eu quelque peine à démarrer,

puis il avait pris le chemin du retour. Il le connaissait par cœur. Mais c'est là, justement, à l'angle entre la rue Faidherbe et le quai du Roi de Pologne, que tout avait chaviré. Il se souvenait nettement avoir loupé son virage et percuté, au dernier moment, le panneau indicateur. Son bolide s'était renversé, continuant de glisser sur la chaussée par l'effet de la vitesse. Les voitures alignées le long du trottoir défilaient dans sa mémoire. Il avait été entraîné avec la moto jusqu'à un arbre. Le choc fut son dernier souvenir.

Péniblement, douloureusement, sans succès, Erwan tentait de reconstituer ce qui lui était arrivé depuis sa chute, mais il n'y avait rien de cohérent. Quelques cris, des lumières, des mouvements flous constituaient l'essentiel des événements perceptibles dans les derniers temps. Le temps ? Depuis quand était-il ici ? Il l'ignorait. Quelques heures, quelques jours, quelques semaines ? Il ne savait le dire.

Au moment où il allait tenter une nouvelle fois d'appeler, la porte s'ouvrit et pénétra dans la pièce un jeune médecin aux tempes grisonnantes, tenant à la main un mince dossier médical.

– Ah ! Monsieur Le Gohélec, vous êtes revenu parmi nous !

En disant ces paroles, le médecin fit deux pas vers son patient, se pencha vers lui pour examiner son regard, sentir la régularité de son souffle. Il vérifia rapidement le relevé des dernières heures affiché sur les machines et fit deux pas en arrière.

– Je suis le docteur Pinon. Vous avez eu un accident de moto le mois dernier...

Le mois dernier ? Erwan était ici depuis au moins un mois !

– ...en sortant de boîte de nuit. Vous étiez en sale état. Mais votre vie n'est plus en danger maintenant. Heureusement pour vous, aucun organe vital n'a été touché sérieusement.

Faisant le tour du lit, le docteur Pinon ouvrit le tiroir de la

table de nuit et en sortit une fiche avec les derniers comptes rendus de visites des infirmières. Sans faire plus attention à son patient, il plia la feuille, la glissa dans le dossier et se dirigea vers la porte. Sur le point de sortir, il se tourna une dernière fois vers Erwan :

– Je vais prévenir votre famille, monsieur Le Gohélec. Je pense que vous recevrez une visite avant ce soir. Pour ma part, je reviendrai demain matin. Au revoir.

Seigneur ! Un mois ! Un mois de coma, de sommeil, durant lequel il avait peut-être failli mourir ! Son cœur battit la chamade quelques instants, avant que son esprit ne se raisonne. C'était fini. Il était réveillé et sans doute il allait bientôt recouvrer ses facultés de parole et de mouvement. Le docteur avait l'air si rassurant. S'il y avait eu le moindre pépin, il le lui aurait sans doute dit.

Ses yeux, seule partie mobile de son corps, observaient la pièce, ses moindres détails, et ainsi nourrissaient l'intelligence d'images neuves. Le téléviseur était dans un coin en face du lit. Par la fenêtre on apercevait les branches d'un chêne, frémissant dans le vent. Tiens ! Une affiche était placardée sur la porte de la chambre. Qu'était-ce ? Il ne parvenait pas à lire les caractères depuis sa place, mais il distinguait quelques images. C'était visiblement une des nombreuses campagnes de prévention contre le tabagisme.

La joie renaissait après ce mois de léthargie. Elle alla encore croissante lorsqu'il entendit dans le couloir le pas légèrement claudiquant de sa mère et la voix rocailleuse de son père. Monsieur et madame Le Gohélec étaient venus aussi vite qu'ils avaient pu. Ils étaient entrés dans la chambre légèrement essoufflés, portant beau leurs soixante ans. Devant leur fils éveillé, ils s'étaient arrêtés, un inexprimable sourire de tendresse aux lèvres. La mère, la première, était allée jusqu'à lui et lui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

UNE BONNE MORT ?

C'était la cinquième en deux ans. Pour la cinquième fois, Madeleine enterrait une de ses amies, veuve comme elle, dans le même petit quartier propre de la banlieue parisienne. Appuyée du bras gauche sur sa femme de ménage, la brave Thérèse, et du droit sur sa canne, elle avançait, d'un pas lent, dans le vent froid de l'octobre finissant.

D'un regard aiguisé par l'expérience elle apercevait les feuilles mortes imbibées d'eau, glissantes et traîtresses. Chaque dizaine de mètres en représentait une centaine où il fallait accomplir pauses et détours pour éviter la chute fatale.

Parvenue au pied de son immeuble, cube de béton recouvert de fausses pierres de taille bâti dans les années 1960, elle ouvrit sa boîte aux lettres, en sortit son courrier et, d'un pas rapide, rassurée par la netteté du sol, elle gagna l'ascenseur.

Dans la cabine, elle triait les enveloppes ; des factures et des publicités, des publicités et des factures, pas une carte postale.

– Tenez Thérèse ! Vous jetterez ces réclames dans le vide-ordures.

– Oui madame Boucicault.

Rentrée, elle retira ses souliers, enfila ses pantoufles, posa son manteau sur le perroquet et passa immédiatement au salon, s'asseyant dans le profond fauteuil club de son défunt mari. À l'office, Thérèse nouait son tablier.

Le salon était d'un autre âge, avec sa moquette usée dont on voyait la corde par endroits, ses meubles anciens, rustiques, dont la dorure des poignées avait perdu sa couleur et dont le plateau de marbre ou de bois s'était orné des ronds indélébiles que

laissent les verres oubliés. Des photos jaunies de vacances lointaines aux participants presque tous morts, et de maisons vendues depuis longtemps, étaient les souvenirs d'une vie bien remplie, dont Madeleine se remémorait les bons moments avec nostalgie. La joie du passé était son opium contre ses douleurs osseuses, ses pertes de mémoire et ses absences. Elle ne parvenait pas à se concentrer sur ses lectures, et *Les Orientales* de Hugo, toujours sur sa table de nuit, lues et relues, ne pénétraient son esprit que par bribes, de telle manière qu'elle avait fini par s'abonner au bréviaire des vieillards, le magazine des programmes télévisés. Elle enviait sa chère Marcelle, morte la semaine dernière et enterrée ce matin. Du haut de ses quatre-vingt-treize ans, et jusqu'au dernier souffle, elle s'était souvenue de tous les poèmes appris à la communale, de sa composition de français du bac, et elle pouvait réciter des tirades entières de *Bérénice*, dont elle avait joué le rôle pour la dernière fois en 1964 avec quelques amis. Madeleine faisait partie du commun pour lequel la vieillesse est un long naufrage. Miraculeusement, les prières de son enfance et ses leçons de catéchisme lui restaient parfaitement claires à l'esprit, alors parfois, lorsque passant de sa chambre à la salle de bains, elle traversait le vestibule qu'elle avait aménagé en oratoire, elle fixait le crucifix et d'une voix lamentable elle demandait : « Assez ! Seigneur ! Rappelez-moi, de grâce ! »

Madeleine rêvait les yeux ouverts, perdue dans une gravure jaunie de vieux bocage posée au mur face à elle.

Thérèse entra sans bruit, ses pas doublement étouffés par la moquette et ses patins de feutrine.

– Madame Boucicault ?

– Oui ?

– Votre repas est servi.

– Je vous remercie.

Le petit corps frêle se déplia lentement. Thérèse demeurait immobile.

– Qu’avez-vous ma petite Thérèse ?

– Madame a oublié ?

– Comment cela ?

– Je termine mon service à treize heures désormais le mercredi, pour garder mes petits-enfants après leurs cours. Je viens vous dire à demain.

– Ah ! Oui ! Pardonnez-moi ! J’oubliais. Ce que c’est que la vieillesse tout de même !

Madeleine se rassit, d’un geste de la main elle invita sa femme de ménage à en faire autant. Elle approcha le cendrier, ouvrit une boîte en étain, en sortit deux cigarettes, et celles qui, avec le temps, étaient devenues des amies, malgré la distance respectueuse qui les séparait toujours, fumèrent en silence. C’était leur rituel. L’une comme l’autre fumaient une cigarette par jour, pas plus, celle de la fin de service de Thérèse, accompagnée d’un verre de rosé le samedi.

Sa femme de ménage partie, Madeleine passa au déjeuner... Disons plutôt qu’elle passa à table. Il n’y avait en tout et pour tout qu’une demi-tomate, quelques haricots verts, une tranche de jambon, une clémentine et l’éternelle boîte à pilules, avec les médicaments du jour. Déjeuner, débarrasser, faire la vaisselle, tout ranger consciencieusement l’occupa plus d’une heure, puis elle s’allongea quelques instants, avant d’aller trier de vieux papiers et de lire une fois encore *l’Enfant*. Malgré ses efforts répétés elle ne parvenait jamais à se souvenir plus des deux premiers vers. Seule dans son salon, le livre fermé posé sur ses genoux, elle se répétait : « Les Turcs ont passé là. Tout n’est que ruine et deuil. Chio, l’île des vins, n’est plus qu’un sombre écueil. » Au-delà son esprit butait. Quelques bribes ressortaient : « l’enfant aux yeux bleus », « qui du fer n’ont pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

des années.

– Comment ! Je n’ai pas à m’en faire ! Vous venez tous les trois me dire que je suis trop âgée pour vivre seule, que je n’ai pas l’argent pour avoir une bonne en permanence, que ma Thérèse n’a plus la force pour s’occuper de tout, et que je dois vendre l’appartement pour utiliser les revenus du capital à payer une maison de retraite où je vais me retrouver avec trois souvenirs, au milieu de vieillards gâteux, et tu me dis que je n’ai pas à m’en faire ? Jeanne, regarde les choses en face et ne sois pas fausse avec moi !

La colère était si inhabituelle qu’elle imposa un silence de mort dans la salle à manger. Les éclats de voix chevrotants avaient attiré Thérèse.

– Tout va bien madame Boucicault ?

– Oui, ma petite Thérèse. Je vous remercie. Laissez-nous, s’il vous plaît.

– Bien, madame Boucicault.

Le regard de Madeleine avait retrouvé toute sa force, toute sa vigueur. Le pincement des lèvres tirait sur les ailes du nez qui s’affinaient légèrement, donnant un profil impérial à cette véritable reine-mère confrontée à ses trois héritiers. Pourtant, dans le fond, elle avait déjà abdiqué. Elle savait que ce jour arriverait et s’y était préparée, lentement, en triant ses papiers pendant des mois, en rangeant et classant pendant des années. Tout était prêt ou presque pour la débâcle...

Les trois enfants, cloués à leur place par leur mère, ne savaient que dire. Rémi essaya doucement :

– Maman, tu sais bien que c’est par amour pour toi que nous faisons cela. Pour toi nous voulons le meilleur.

Il s’attendait à de nouvelles foudres et mentalement se préparait à encaisser. Mais ce fut tout le contraire. Madeleine, déjà vaincue depuis longtemps par sa propre lassitude de vivre,

dévoila, derrière son ultime furie, son absence totale de défense.

– Louis, de vous trois tu es celui qui dispose du plus de temps. Tu m’aideras, s’il te plaît, à trouver une maison. Je vais contacter maître Berthier pour vendre l’appartement.

– Nous pourrions essayer de trouver un endroit pas trop loin de chez nous, comme ça, je pourrais venir te voir plus souvent, tempéra Jeanne.

– Merci ma fille chérie.

Vider son appartement fut la dernière bataille que livra Madeleine dans sa longue existence. Le mettre en vente et trouver un acheteur ne fut pas difficile. Se mettre d’accord sur une maison de retraite ne posa pas de problème non plus. Le château de Saint-Alban était un lieu superbe. Avec sa grande chambre individuelle et son petit salon, elle avait pu emporter quelques meubles, des photos, une partie de ses livres, des souvenirs chers. Les infirmières avaient toutes un air gentil, le médecin-chef savait se rendre disponible. Rassurée par cette bonne entrée en matière, Madeleine avait approché cette nouvelle partie de sa vie sans trop de crainte. Le partage ou la vente de ce qu’elle ne pouvait pas emporter ne fut pas problématique non plus. Elle organisa elle-même les lots, après des discussions communes avec ses enfants. Tout objet visiblement litigieux était soit donné à un petit-enfant, soit vendu. Le plus difficile, dans cette bataille, fut, en fait, de voir se vider peu à peu l’appartement. C’était comme la vie accumulée qui s’enfuyait par des fissures invisibles. Chaque jour partait une caisse de livres, un tableau, des albums photos, des archives, un vieux meuble. Lorsque vint le grand déménagement, tout alla très vite, et en une demi-journée, Madeleine se retrouva à arpenter seule ses couloirs vides, faisant résonner sa canne sur le parquet, accompagnée de Thérèse livide

et éplorée. Elle cherchait d'ultimes objets oubliés. Mais tout avait été impeccablement fait. Il n'y avait même pas un dernier tas de poussière à balayer. Si la marque du contour des meubles sur les murs, la couleur du papier peint ou de la peinture n'avaient rappelé sa présence ici pendant plus d'un demi-siècle, elle se serait crue une étrangère dans un endroit inconnu.

Elle ferma elle-même ses volets, coupa l'eau, l'électricité, claqua une dernière fois la porte et monta avec Thérèse dans le taxi qui devait l'emmener à Saint-Alban. Là, le regard perdu devant elle, ne voyant pas défiler et s'effacer peu à peu les maisons et les rues de sa ville, elle songea à sa vie passée et crut se voir mourir une première fois.

Sa surprise fut grande, le premier soir, d'être si bien au château. Elle eut plaisir à dîner avec les autres pensionnaires. Elle se croyait en vacances et plaisantait avec les convives, faisant connaissance, échangeant les anecdotes, posant des questions sur les métiers, les régions d'origine, racontant sa vie. Elle alla féliciter le cuistot, petit homme rondouillard originaire de Pondichéry, sidéré de voir Madeleine entrer dans ses cuisines, lui qu'on n'avait jamais remercié pour sa purée de carottes, son filet de poulet persillé et sa compote de pommes. Elle s'endormit excitée par la nouveauté, ayant parlé littérature avec un beau monsieur de quatre-vingt-douze ans jusqu'à dix heures et quart, et lui ayant emprunté *La divine comédie*.

Le lendemain, elle se leva aux aurores, fit sa toilette et alla se promener dans le parc dès la fin de son petit-déjeuner. Elle se sentait des jambes de jeune fille. Elle s'arrêta un instant sur un banc au cœur d'une roseraie, sous une tonnelle. Flânant, elle cherchait des écureuils. Une pluie fine la fit rentrer au château où elle prit un chocolat au réfectoire avant de se retirer dans sa chambre pour lire ce Dante magnifique, qu'elle ne connaissait plus et dont lui avait tant parlé ce gentil monsieur, la veille au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

apprenait le morse pour ainsi ajouter une troisième langue à son CV... Les jeunes garçons prenaient patience et apprenaient à mieux articuler pour que lui puisse lire sur leurs lèvres. Tous y gagnaient.

Oh ! Bien sûr, il y eut des instants difficiles, des bagarres mémorables avec les autres enfants parce que François n'entendait pas les appels et qu'il fallut plusieurs fois aller le chercher sur un point alors que la troupe était sur un autre depuis une heure. Mais dans la lutte, il avait sa patrouille, et il grandissait au rythme de ses amis.

Pour Isabelle, la troupe provoqua une joie amère. Elle était heureuse de voir son fils vivre au rythme des adolescents de son âge. Vieillie prématurément, elle pouvait enfin se reposer. Mais les sorties, les week-ends et les camps diminuaient encore plus le temps qu'il passait avec eux. En effet, pour l'entrée au collège, la complexité des enseignements et la charge de travail nécessitaient un environnement adapté aux particularités de François. Le collège de Montaigu n'avait pas les moyens d'accueillir un jeune sourd. Il fallut s'y résoudre, ce fut un internat à Nantes, où sourds, malentendants et entendants se côtoyaient. Un arrachement de plus.

Ce cercle étroit formé par la famille, les amitiés viriles nouées à la troupe et ce collège adapté, loin de son Montaigu natal, était nécessaire à l'équilibre de vie du jeune garçon, et les Lefranc s'y faisaient, avec la certitude que s'ils souffraient, leur fils, lui, était heureux, et c'était tout ce qui comptait. Mais gagnant en âge, il lui manqua bientôt quelque chose. Atteignant la fin du collège et le début du lycée, François sentit naître en lui une nouvelle douleur, une blessure inattendue.

Pour la première fois de sa vie, il prêta attention aux jeunes filles. Mais elles ne le voyaient pas, ou plutôt ne le voyaient que trop comme le handicapé étrange, soit perdu dans ses lectures,

soit jouant encore à des gamineries lors de la récréation. Il avait été placé, en début d'année, à côté d'une jeune brune amusante et frivole qui lui plut tout particulièrement. Hélas ! Celle-ci, restée d'abord muette devant sa cour assidue, s'en était ensuite moquée ouvertement. Lui, prompt habituellement à se faire justice à coups de poing, ravala sa colère et passa trois mois dans une sombre mélancolie dont sa mère ne parvint jamais à connaître la cause, François ayant conservé à ce sujet un secret complet et ordonné à ses amis d'en faire autant. Il connut d'autres rejets du même tonneau et finit par se concentrer complètement sur ses amis, avec lesquels au moins il pouvait être lui-même, pleinement, sans craindre le rire.

Vincent et Isabelle avaient fini par prendre conscience, non pas de ce désintérêt de leur fils pour les filles, mais de leur désintérêt pour lui, trop à part pour susciter l'intérêt. Ils en avaient conçu une double peine, pour lui d'abord, dont ils percevaient le drame intérieur, et pour eux, qui voyaient la fragile continuation de leur sang vaciller entre les mains de leur fils innocent.

Dans toute la vigueur du commencement de l'âge adulte, François multipliait les randonnées, quittant la maison une journée complète, sillonnant le bocage à la recherche d'un vieux calvaire, d'une maison ruinée, des souvenirs d'une aventure chouanne. Dans le fond, même si ses amis comptaient pour lui, même si ses parents étaient le grand amour de sa vie, il n'était jamais aussi bien qu'avec lui-même. L'enfermement dans la surdité, il le vivait face aux autres, qu'il n'entendait presque pas et dont il voyait les lèvres bouger, qui parlaient en oubliant de se soucier de lui, et lui faisaient un résumé mimé ou articulé avec exagération après coup. Dans ces situations, il se sentait un exilé de l'intérieur. Seul dans les bois ou le long des chemins, seul avec lui-même, c'était au contraire la libération. Il admirait

le paysage à son rythme, à sa guise et décidait de tout. Il était libre de méditer, de s'arrêter pour lire, de pique-niquer, de repartir et enfin de rentrer au soir montant. Là, il vivait pleinement.

Les études supérieures arrachèrent le jeune homme au nouveau cadre qui s'était forgé entre Nantes et Montaigu, le lycée breton et les copains vendéens. Il était entre deux eaux, lui qui rêvait autant d'aventure qu'il avait besoin de stabilité et de repères. Il ne partit pas loin, cependant, et intégra l'IUT de Cholet dans la filière Gestion de projets industriels.

Doué d'une intelligence vive, il parvenait à tenir le rythme dense des cours, malgré son handicap, apprenant essentiellement par les leçons écrites. Il avait opéré un terrible saut dans l'inconnu, même en demeurant à quelques dizaines de kilomètres de chez lui. Ses amis d'enfance s'étaient envolés faire leurs études ailleurs. L'un faisait son droit à Bordeaux, les deux autres avaient intégré un BTS à Nantes. Les autres camarades étaient à Angers ou Rennes. De son lycée, ceux qui avaient choisi Cholet lui étaient parfaitement indifférents, et si sa réussite académique était certaine, il compensait le vide de sa vie sociale et sentimentale par un surcroît de lectures, au désespoir de ses parents qui commençaient à perdre tout espoir de jamais entendre parler d'une amourette. Enfin, la vie bien réglée dont il avait besoin se remit en place, jusqu'à ce qu'un coup de tonnerre vint en chambouler durablement l'ordonnancement.

Le téléphone de François ne cessait de vibrer, depuis une vingtaine de minutes, dans sa poche de pantalon, lui intimant l'ordre mécanique de répondre. Mais le cours était bien assez difficile à comprendre comme cela, il n'était pas temps de s'interrompre.

Après une dense matinée de révisions, le jeune homme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ce n'était pas Norbert, mais le producteur américain, qui appelait pour traiter directement la question du salaire avec la star. Le dialogue s'engagea dans un anglais approximatif. Le cachet était tiré vers le bas volontairement, et c'était à l'acteur de proposer une somme plus élevée afin que, à l'issue d'une négociation courtoise, un accord fût trouvé sur un tarif commun pour l'ensemble du tournage. Mais il n'était pas d'humeur. Devant le ridicule de la paie proposée, il insulta presque son interlocuteur, dans un français que celui-ci comprit, et ils coupèrent court. Le film se ferait sans Henri, qui venait de perdre plusieurs millions d'euros par sa mauvaise humeur.

Le responsable, dans l'esprit désolé de l'orgueilleux colérique, ne pouvait être que son « crétin de fils ». Pourtant, il était bien décidé, une fois sa rage retombée, à reprendre son ouvrage éducatif, patiemment, inlassablement, et à faire croître le petit Tancrède. Calmé par un bon bain, habillé de frais, il revint prendre dans ses bras le jeune enfant, lui-même lavé, changé, parfumé, prêt à recevoir tous les baisers. La voix tremblotante, il demanda pardon à son fils. Celui-ci ne comprenait pas mais sentait bien et il sourit à son père.

Se construisant pas à pas, Tancrède avait identifié qui était son père, mais il lui manquait une maman. La nourrice en faisait office, mais il ne comprenait pas ce que venait faire cette seconde femme la nuit et qui étaient celles qui défilaient toute l'année au bras d'Henri. C'est pourquoi ses premiers mots ne furent pas familiaux mais esthétiques. Il ne dit pas tout de suite papa ou maman. Il s'exclama devant la beauté du ciel ou le détail d'une feuille tombée sur le pas de la porte. Il ne dit pas tout de suite bonjour, mais fit clapoter l'eau des fontaines pour qu'en ressortent des reflets originaux.

Son père s'apaisa.

C'est justement à froid qu'il fit basculer la vie de son fils et

la sienne. Tancrède entrait dans sa deuxième année. L'hiver glacial, pluvieux et interminable des Cévennes profondes, parfait opposé de ses étés torrides, était à son maximum, lorsque Norbert tira la sonnette d'alarme par un coup de téléphone vigoureux. Il fallait que la star se reprenne. Ses refus tonitruants avaient fait fuir plusieurs producteurs qui le considéraient comme un acteur capricieux et non fiable. Son étoile descendait, et le risque était celui d'une retraite anticipée.

Henri avait habilement placé son argent, mais ses investissements reposaient sur des apports nouveaux et fréquents. Son fondé de pouvoir s'était entendu avec l'agent autour d'un déjeuner discret sur les bords du Rhône, dans un petit hôtel d'Avignon. Il était capital de relancer la machine. Plusieurs projets de pièces de théâtre à Paris pouvaient permettre de donner un second souffle à la carrière d'Henri, dans une voie plus institutionnelle. Le cinéma en costume s'ouvrirait à lui dans un second temps. Celui-là payait bien également, et il serait aisé d'expliquer à la presse cette absence de l'affiche pendant plusieurs mois avec ce recentrage de carrière de la série de science-fiction vers le théâtre classique.

Plusieurs producteurs étaient d'accord pour l'aventure. On avait renégocié le cachet à la baisse pour le faire correspondre aux petits budgets des théâtres parisiens. Seul hic, il fallait quitter Le Vigan durablement, louer un appartement à Paris et jouer plusieurs semaines de suite là-haut. Quitter Le Vigan ? C'était dur. Mais le plus pénible était à venir. Il fallait aussi laisser Tancrède dans le Midi. Sa présence était inadaptée pour la vie de célibataire parisien d'Henri. Évidemment, s'il avait eu une femme, les choses auraient pu s'arranger. Mais faute de cela, il n'était pas question de s'embarrasser du mouflet.

« Laisser Tancrède ? Pas question ! » répondit d'abord l'acteur déclinant. Après tout, il avait bien de quoi vivre avec ses

placements actuels et les revenus de son hameau. Il renverrait le personnel, c'est tout. Norbert le ramena à la réalité. Ce n'était pas possible. Il avait sous les yeux le détail des comptes. Il fallait encore travailler pour vivre. En outre, plusieurs entreprises vivaient des investissements d'Henri et mourraient sans eux. Il n'avait pas le droit moral de les laisser tomber. C'étaient des dizaines d'emplois. Enfin, la renommée, les collections d'objets d'art, les conquêtes féminines, tout s'arrêterait avec la carrière. Il n'était pas possible de lâcher prise. C'était laisser Tancrède quelque temps à sa nourrice ou tout perdre.

Henri avait horreur qu'on lui forçât la main ou qu'une idée le concernant ne vînt pas de lui. Il décréta d'abord qu'il préférerait tout perdre pour, quelques jours après, rappeler son agent et lui faire part de son excellente idée : se remettre au théâtre classique, à Paris et confier Tancrède à la famille de sa nourrice. Ce fut la nourrice de jour qui fut choisie. Elle eut la permission de s'installer avec son mari dans l'une des maisons du hameau, pour garder Tancrède toute la journée durant les semaines d'absence de son père.

Sa carrière put recommencer, avec un grand pincement au cœur d'abord, mais en se disant qu'il le faisait pour le bien de tous, à commencer pour celui de son garçon. Les absences durèrent quelques semaines, puis quelques mois. Henri revint d'abord le week-end, puis pour les jours fériés, et finalement ne fit plus qu'une brève halte l'été avant les festivals de théâtre. Il brûlait les planches, réalisait son vieux rêve de lectures de textes littéraires en scène et se lança dans une triomphale tournée en province, avant d'établir ses quartiers dans un des plus chics théâtres de Paris.

La maison du Vigan fut habitée par un courant d'air pendant deux ans. Le souvenir de Tancrède rejaillissait de temps à autre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mais il allait aussi souvent à Saint-Germain-des-Prés, et il lui arrivait de pousser une pointe jusqu'à Saint-Étienne-du-Mont ou Saint-Thomas-d'Aquin lorsqu'il était en forme. Remontant le déambulatoire, il s'arrêtait aux lieux qu'il affectionnait : devant les fresques de Delacroix, *Saint-Michel terrassant le dragon*, *Jacob combattant avec l'ange*, *Héliodore chassé du Temple de Jérusalem*. Il se désolait qu'on ne connaisse pas mieux ces œuvres. Au Louvre, finalement, les grandes fresques historiques de Delacroix n'étaient que des barbouillages. Il resta plusieurs minutes devant la chaire, imaginant les prêches enflammés des oratoriens du XVII^e siècle. « Ah ! Le grand siècle ! » pensa-t-il. Il était loin de ses circulaires administratives de la mairie. Il s'assit un instant dans la nef, à cheval sur une chaise, admirant l'orgue.

Son regard fut attiré du côté du confessionnal. C'était Jules, le vieux clochard sourd et muet de la place, qui allumait des cierges avec le sacristain.

Un tout jeune prêtre entra dans le déambulatoire. Il était en aube blanche et en étole violette. Robert ne le reconnaissait pas. Depuis le temps qu'il traînait dans cette église après ses déjeuners, il les connaissait tous. C'était le repère des vieux prêtres cette paroisse. Lui, quel âge avait-il ? Trente ans au grand maximum, peut-être moins. Avec sa haute taille, allongée encore par l'aube, il semblait un gigantesque échassier. Ses yeux d'un bleu clair plantés dans une face rubiconde couronnée de brun rendaient un aspect pour le moins singulier. Il entra dans le confessionnal de verre, en laissa la porte ouverte, s'installa et attendit.

Une suggestion étrange pénétra l'esprit de Robert. Se confesser ? Pourquoi pas ! Il y avait tant à dire, et il se sentait si mal en ce moment. Il ne voyait pas en quelque autre endroit il pourrait trouver une parole vraiment réconfortante. Au moins

personne ne le jugerait. Ce jeune prêtre ne le connaissait pas. Il pourrait lui confier ses malheurs et surtout l'immense regret qui refaisait surface. Une objection survint : comment se confesse-t-on déjà ?

Évidemment, depuis toutes ces années loin de l'Église, Robert avait presque tout oublié. Bah ! Il verrait bien sur place. Il se ferait guider. Il se leva et fit quelques pas, mais s'arrêta net. Non ! C'était ridicule. De toute manière la pause prenait fin dans dix minutes. Il avait juste le temps de rentrer.

Le prêtre le vit, planté là au milieu de l'allée, entre les chaises et le confessionnal. Leurs regards se croisèrent. Robert se sentit comme aimanté et entra. Instinctivement, il se mit à genoux et commença à parler. L'entretien dura vingt bonnes minutes, faisant enrager les vieilles dames qui attendaient leur tour dehors.

La main droite du prêtre se leva, traçant le signe de la croix au-dessus de Robert. Lui, tête baissée, ne voyait pas l'unique larme qui coula des yeux de Pierre et vint mourir sur son étole. La voix ne faiblissait pas, ne trahissait aucune émotion autre que celle de l'amour d'un tout autre que lui.

Jules, qui ne perdit rien de la scène, put lire distinctement sur les lèvres : « Et moi, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, je vous pardonne tous vos péchés. »

Table des matières

Savoir mourir

Vouloir vivre

Joachim

Les innocents

Nativité

La fausse pitié

Une bonne mort ?

La prière du tout-petit

« Prière d'utiliser les poubelles de tri »

Le diable porte Pierre

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2016
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2016

Imprimé en France